

A-t-on vécu les hivers d'un Petit Âge glaciaire en Nouvelle-France?

Norman Clermont

Volume 50, Number 3, 1996

Spécial Québec

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/033108ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/033108ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Presses de l'Université de Montréal

ISSN

0705-7199 (print)

1492-143X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this note

Clermont, N. (1996). A-t-on vécu les hivers d'un Petit Âge glaciaire en Nouvelle-France? *Géographie physique et Quaternaire*, 50(3), 395–398.
<https://doi.org/10.7202/033108ar>

Notes

A-T-ON VÉCU LES HIVERS D'UN PETIT ÂGE GLACIAIRE EN NOUVELLE FRANCE ?

Norman CLERMONT, Département d'anthropologie, Université de Montréal, C.P. 6128, Succursale Centre-ville, Montréal, Québec H3C 3J7.

« On dit qu'il y a un pays où le froid est si grand, que toutes les paroles s'y gèlent, et quand le Printemps s'approche, ces paroles, venant à se dégeler, on entend quasi en un moment tout ce qui s'est dit pendant l'Hyver » (R.J., 1654 : 31)

Le Petit Âge glaciaire n'est-il qu'un événement académique, défini *a posteriori* sur la base d'une analyse patiente de données méticuleusement compilées et confrontées ou est-il aussi un événement saisi par la conscience dans le contexte du vécu ? Est-il bien vrai que les hominidés n'ont appris l'existence des âges glaciaires que dans les études d'Agassiz en 1837-1840 (Agassiz, 1887) et qu'ils les ont toujours traversés sans jamais s'en apercevoir ?

Des études récentes ont montré que certains changements climatiques du Quaternaire ont été beaucoup plus brusques et subits qu'on ne l'avait soupçonné, mais cela suffit-il à les imprimer dans la mémoire collective comme des commencements de cycles significatifs ?

La météorologie populaire, avec ses almanachs, ses histoires d'Indiens et ses lectures folkloriques d'indices naturels, a toujours été nerveuse, prédisant avec patience des hivers qui ne se réalisaient jamais et qui, à la longue, paraissaient même imprédictibles. Plus lymphatique, la météorologie studieuse enregistrerait bien les fluctuations mais les réduisait à long terme en composantes d'une moyenne statistique finalement très stable, celle des tableaux que l'on retrouve dans les synthèses et les atlas.

Qu'en était-il en Nouvelle-France au XVII^e siècle, au cœur de ce qu'on appelle le Petit Âge glaciaire que plusieurs font durer de 1450 à 1850 ? Il est difficile de le dire et, pour le savoir, il faut peut-être consulter ceux qui l'ont vécu, en épurant leurs textes des éléments de surprise venus des contrastes insoupçonnés entre les hivers laurentiens et ceux de l'Europe aux mêmes latitudes. Il faut aussi en retirer les impressions liées aux « maladies de terre » (scorbut) qui décimèrent les premiers équipages ou aux autres mésadaptations culturelles ou individuelles. Ni les malades, ni les frileux, ni les gaillards, ni les premiers arrivés ne sont de bons informateurs. Il faut surtout écouter les habitués comme Champlain, certains Jésuites, Marie de l'Incarnation ou Pierre Boucher, qui savent mieux pondérer leurs avis. Que disent-ils ? Ils donnent surtout des impressions, des dates et des estimations.

Ils font des remarques « en passant », et il pourrait être intéressant de rechercher ces phrases perdues d'une façon plus systématique que je ne l'ai fait. Écoutons quand même quelques unes de leurs sensations.

Ils disent que certains hivers sont très durs

Hiver 1626-1627 – « Le mois de Novembre est fort variable en ces lieux, tantost il y neige, pleut ou gèle, avec quelques coups de vents avancoueurs de l'hyver... L'hyver nous surprit plustost qu'à l'accoutumée, qui fut le 22 dudit mois, la grande rivière commença à charier de petites glaces... L'hyver que j'y passai fut un des plus longs que j'aye veu en ce lieu, qui fut depuis le 21 de Novembre iusqu'à la fin d'Avril, il y avait sur la terre quatre pieds et demy de neiges » (Giguère, 1973, III : 131-133).

Hiver 1632-1633 – « Le 12 de Novembre, l'hyver fit ses approches, commençant à nous assiéger de ses glaces... Le 27 du mesme mois... l'hyver... nous assiégea tout à fait. Car ce jour et les autres suivans, il tomba tant de neige qu'elle nous déroba la veüe de la terre pour cinq mois... Le froid y a esté rigoureux ; on le tient pour l'un des plus fascheux qui ait esté depuis longtemps » (R.J., 1633 : 6, 10).

Hiver 1659-1660 – « L'hiver a été extraordinaire cette année, en sorte que personne n'en avait encore jamais vu un semblable, tant en sa rigueur qu'en sa longueur » (Richaudeau, 1876, II : 165).

Hiver 1669-1670 – « Nous n'en avons point encore expérimenté un plus rude... Il y avait encore de la glace dans notre jardin au mois de juin : nos arbres et nos entes qui étaient des fruits exquis en sont morts. Tout le pays a fait la même perte » (Richaudeau 1876 III : 449).

Ils disent aussi que certains hivers sont très cléments

Hiver 1609-1610 – « Le 26 du mois (d'Avril) arrivastes à Tadoussac où il y avait des vaisseaux qui y étaient arrivez dès le 18 ce qui ne s'estait veu il y avait plus de 60 ans, à ce que disaient les vieux mariniers qui voguent ordinairement audit pays. C'estait le peu d'yver qu'il y avait fait, et le peu de glaces qui n'empescherent point l'entrée desdicts

vaisseaux... » Des nouvelles de Québec lui apprirent aussi « qu'il n'y avait fait presque point d'yver » (Giguère, 1973 : 207).

Hiver 1625-1626 – « Le plus doux hyver qu'on ait vu... (disent les anciens habitants) » (R.J. 1626 :2).

Hiver 1646-1647 – « Ce mesme 11 (mars) commença le dégel d'un hyver sans hyver, n'ayant pas fait froid iusques alors en sorte que la plus part du temps on eut pu dire la messe sans feu et je pense que le vin au calice ne gela au plus qu'une fois » (J. J. 1871 : 80).

Hiver 1647-1648 – « L'hyver de cette année fut encores plus doux que celui de l'an passé » (J.J. 1871 : 104).

De même, Charlevoix entendait raconter en 1721 « que les Hyvers ne sont plus aussi rudes qu'ils l'étaient il y a quatre-vint ans et que selon toutes les apparences ils s'adouciront encore dans la suite » (Charlevoix, 1744, III : 165). Les apparences étaient trompeuses car le père Nau nous dit que l'hiver 1740-1741 fut le plus long et le plus froid que le Canada eut connu de mémoire d'homme (Jones 1893 : 139).

Ils disent surtout que les hivers sont « moyens »

Entre 1608 et 1670, la plupart des hivers ne sont pas commentés dans les ouvrages que nous avons consultés. On en signale neuf qui furent surtout cléments (1608-1609, 1609-1610, 1612-1613, 1625-1626, 1633-34, 1634-35, 1646-1647, 1647-1648, 1651-1652) et onze qui ont été particulièrement sévères (1624-1625, 1626-1627, 1632-1633, 1635-1636, 1648-1649, 1649-1650, 1657-1658, 1658-1659, 1659-1660, 1664-1665, 1669-1670). Tous les autres sont passés sous silence ou mentionnés comme ordinaires (1622-1623, 1645-1646).

Mais qu'est-ce qu'un hiver ordinaire ?

Écoutons Champlain, le géographe, qui prépare la construction de sa nouvelle habitation à Québec à l'automne 1623 : « ... sur la fin dudit mois (novembre) la petite rivière Saint Charles fut presque prise de glace, et depuis le (début du) mois de Novembre jusques à la fin dudit mois, le temps fut fort variable et se passa en journées assez froides, au matin avec gelée, bien qu'il fist beau le reste du jour ; se faisait quelques fois de la pluye, et des neiges, qui par fois se fondent à mesure qu'elles tombent : Ayant remarqué qu'il n'y a point quinze jours de differens, d'une année à autre pour la température de l'hyver, qui est depuis le 20 de Novembre, iusques en Avril, que les neiges se fondent, et May est le printemps : quelques fois, les neiges sont plus grandes en une année qu'en l'autre, qui sont de pied et demy ; et trois et quatre pieds au plus, au plat pays ; car aux montaignes du costé du Nord, elles sont de cinq à six pieds de haut » (Giguère 1973, III : 69-70).

Les Jésuites disent la même chose : « l'hyver, pour l'ordinaire, y est de 5 mois et demy, les neiges de 3 ou 4 pieds de hauteur, mais si obstinées qu'elles ne fondent point pour l'ordinaire que vers la my-Avril, et commencent toujours au mois de novembre » (R.J. 1626 : 3).

Parfois il y avait beaucoup de neige et les chasseurs étaient contents (R.J., 1636 : 19, 28). Parfois il y en avait peu

et c'était souvent le désastre (R.J. : 1652 : 13). Il arrivait aussi que le fleuve gela d'une rive à l'autre devant Québec, mais cela était rare (R.J., 1635 : 18 ; J.J., 1871 : 229, 273).

Quand on fait la moyenne des dates précises, enregistrées dans les vieilles relations du XVII^e siècle, on se rend compte que, dans la région de Québec, les neiges « à demeure », ou permanentes, tombaient entre le 10 et le 27 novembre ($x = 19$ novembre : 9 dates) et que la terre était découverte vers le 17 avril (5 dates). Un indice concordant est le gel de la petite rivière Saint-Charles qui arrivait vers le 1^{er} décembre (3 dates) alors que ses glaces calaient vers le 19 avril (7 dates). On peut en déduire que l'hiver ordinaire durait environ 150 jours.

Selon Potter (1965), les premières grandes neiges (2,5 cm ou plus) tombent actuellement dans la région de Québec entre le 19 octobre et le 13 décembre, la moyenne contemporaine étant le 11 novembre. Les dernières grandes neiges tombent entre le 28 mars et le 6 mai avec une moyenne au 16 avril. L'écart entre ces moyennes est donc de 156 jours mais la moyenne réelle varie de 121 à 162 jours.

Si Champlain note une accumulation ordinaire au sol « de pied et demy ; et trois et quatre pieds au plus » (Giguère, 1973, III : 70), Potter nous apprend encore (1965) que la moyenne actuelle est de deux pieds et neuf pouces (84 cm), son ampleur variant d'un pied et 5,3 pouces (43,2 cm) à quatre pieds et cinq pouces (132 cm).

Il aurait fallu être extrêmement subtil pour découvrir le Petit Âge glaciaire en le vivant dans la région de Québec au XVII^e siècle. Il paraît donc évident qu'on le vivait sans aucunement s'en rendre compte. Pourtant, on avait remarqué très tôt que les hivers étaient, en moyenne, plus courts à Trois-Rivières et encore plus courts à Montréal qu'à Québec. Boucher écrivait en 1664 que « les Saisons ne sont pas égales par tout le pays : aux Trois-Rivières il y a près d'un mois moins d'Hyver ; au Mont-Royal environ six semaines » (1664 : 19). Or, il est certain (tabl. I) qu'il neige encore plus souvent, que les précipitations sont plus abondantes, que les jours de gel sont plus nombreux et que les températures sont plus basses à Québec qu'à Montréal.

On doit donc conclure qu'en dépit d'une attention incontestable aux hivers, les gens de la Nouvelle-France en ont assumé les rigueurs sans y reconnaître autre chose qu'une normalité fluctuante. On pourrait facilement ajouter que tel était effectivement le cas et que, ne disposant alors d'aucun long registre antérieur ou postérieur, il était physiquement impossible de savoir si cette normalité vécue était plus rigoureuse ou moins rigoureuse que la normalité à plus long terme. Il faut néanmoins convenir que ces hivers de la Nouvelle-France se confondent apparemment avec nos hivers actuels. Or, il semble que nous vivons une période de réchauffement... et il semble que c'est ce que Charlevoix avait aussi cru en 1721 (Charlevoix, 1744, III : 165) !

En réalité, il y a toujours deux types d'hiver, les hivers quantitatifs et les hivers qualitatifs. Les premiers appartiennent surtout aux chercheurs et les seconds à la vie quotidienne. Sur ce dernier plan, on parle surtout d'appréciation

TABLEAU I

*Les hivers de Montréal et de Québec entre 1921 et 1950
(Boughner et Thomas 1974 ; Grandtner 1966)*

	Neige (jrs)	Neige (cm)	Gelée (jrs)	Température (B.T.)	(°C) (Gr.)
Québec, 46° 48' N (Observatoire) :					
Octobre	1	3,05	4	7,4	6,7
Novembre	9	33,02	20	0	-0,7
Décembre	15	58,93	31	-8,0	-9,2
Janvier	16	73,40	31	-11,1	-12,0
Février	14	65,28	28	-10,3	-11,1
Mars	12	51,82	28	-4,0	-5,2
Avril	6	27,84	18	3,3	2,6
Année	(73)	(313,44)	(162)		
Montréal, 45° 30' N (Observatoire McGill) :					
Octobre	1	1,78	3	8,9	8,3
Novembre	6	23,37	17	1,8	0,8
Décembre	13	53,59	29	-6,3	-6,9
Janvier	14	60,45	30	-9,2	-10,1
Février	14	54,61	28	-8,7	-9,3
Mars	11	45,72	25	-2,2	-3,3
Avril	3	16,51	10	5,3	5,3
Année	(62)	(256,03)	(143)		

et d'adaptation. Or, à la lecture des lettres anciennes, on peut croire que les gens de la Nouvelle-France ont bien apprécié les hivers du Québec méridional durant le Petit Âge glaciaire.

L'appréciation de nos hivers

« Depuis la my novembre jusques au XV^{me} jour d'avril, avons esté continuellement enfermez dedans les glaces, lesquelles avoyent plus de deux brasses d'espesseur, et dessus la terre, y avait la haulteur de quatre pieds de neiges et plus, tellement qu'elle estoit plus haulte que les bors de nos navires ; lesquelles ont duré jusques audict temps, en sorte que noz breuvaiges estoient tous gellez dedans les fustailles. Et par dedans nosdictes navires, tant de bas que de hault, estait la glace contre les bors, à quatre doirdz d'espesseur. Et estoit tout ledict fleuve, par aultant que l'eau douce en contient, jusques au dessus de Hochelaga, gellé. Auquel temps nous décédâ jusques au nombre de vingt cinq personnes » (Biggar, 1924 : 210-211). Il est évident que Cartier aurait pu s'en passer de cet hiver 1535-1536 vécu à Stadaconé. C'était complètement inattendu et la surprise fut très désagréable.

De tels échecs furent aussi expérimentés par Champlain à l'île Sainte-Croix (1604-1605) où il perdit 35 hommes et où « on donnait le cidre à la livre » (Giguère 1973 : 189-191), à Port-Royal (1605-1606) et à Québec (1608-1609) mais le bonhomme-hiver allait bientôt être domestiqué. À partir de ce moment, on se plaint parfois mais on aime généralement nos hivers. Sur la même page où il écrit que « par nécessité il fallait mettre un réchaud plein de charbons ardents proche de mon escritoire, autrement j'eusse trouvé de la glace noire, au lieu d'encre », Le Jeune nous dit aussi, en 1633, que

« l'hiver... a esté beau et bon », que le froid n'a « rien d'into-
léralable » et même que « chacun dit icy, qu'il a plus enduré
de froid en France, qu'en Canada » à cause surtout de l'hu-
midité qui prévalait là-bas (R.J. 1633 : 10).

Boucher répétera les mêmes choses trente ans plus tard :
« Pour l'hiver, quoy qu'il dure cinq mois, et que la terre y soit
couverte de neiges, et que pendant ce temps le froid y soit
un peu aspre, il n'est pas toutesfois désagréable : c'est un
froid qui est guay, et la pluspart du temps ce sont des iours
beaux et sereins, et on ne s'en trouve aucunement incom-
modé... En vérité, les neiges sont icy moins importunes, que
ne le sont les boues en France » (1664 : 18).

Ce sera un avis pratiquement unanime et, en 1735, le père
Nau l'écrira encore de sa mission du Sault Saint-Louis : « Ici,
le climat est sain, la qualité de la terre est excellente... et l'h-
ver n'y est pas aussi dur qu'on le dit en France... On y prend
plus de précautions... On s'habille chaudement et on chauffe
nos appartements avec des poêles. En réalité, j'ai plus souf-
fert à chaque année du froid en France qu'au Canada »
(Traduction, Jones 1893 : 57). Moi aussi.

Mon pays, ce n'est pas un pays, c'est l'hiver

Si le Petit Âge glaciaire n'a même pas été une rumeur dans
les basses terres laurentiennes, la réalité des hivers qui s'y
succédèrent s'imposa à la culture au point où « peut-être
qu'une des meilleures définitions, une des plus fondamenta-
les qu'on puisse donner des Canadiens français, est d'être
les hommes qui ont gagné la bataille de l'hiver laurentien ; ils
sont les fils de leur hiver » (Deffontaines, 1957 : 225). Durant
tout le temps de la Nouvelle-France, l'histoire du transport,
de l'habitation, du vêtement, de la nourriture et des manières
de penser la vie s'inscrit aussi dans une bataille avec l'hiver.
C'était la même chose en Nouvelle-Angleterre (Ludlam, 1966 ;
Kupperman, 1984 ; Baron, 1988).

Il est vrai qu'on a vaincu l'hiver... en grande partie. Il n'en
reste souvent qu'une blanche nostalgie, qu'une fuite
floridienne après maintes petites victoires fatigantes, qu'un
intérêt académique autopsiant une force structurante fonda-
mentale (Clermont, 1974) ou que des lectures intéressantes
(Provencher, 1988 ; Carle et Minel, 1972).

RÉFÉRENCES

- Agassiz, E.C., 1887. Louis Agassiz. His Life and Correspondence. Houghton, Mifflin et Co., Boston.
- Baron, W.R., 1988. Historical Climates of the Northeastern United States, p. 29-46. In G.P. Nicholas, éd., Holocene Human Ecology in Northeastern North America. Plenum Press, New York.
- Biggar, H.P., éd., 1924. The Voyages of Jacques Cartier. Publication 11, Public Archives, Ottawa.
- Boucher, P., 1664. Histoire véritable et naturelle des mœurs et productions du pays de la Nouvelle-France vulgairement dite le Canada. F. Lambert, Paris.
- Boughner C. C. et Thomas, M.K. 1974. Le climat du Canada. Ministère des Transports, Toronto.
- Carle, P. et Minel, J.-L. 1972. L'Homme et l'Hiver en Nouvelle-France. Les Cahiers du Québec, Hurtubise, HMH, Montréal.
- Charlevoix, F.-X., 1744. Histoire et Description Générale de la Nouvelle-France avec le Journal Historique d'un Voyage fait par ordre du Roi dans l'Amérique Septentrionale. 3 vol., Nyon, Paris.

- Clermont, N., 1974. L'hiver et les Indiens nomades du Québec à la fin de la préhistoire. *Revue géographique de Montréal*, 29 : 447-452.
- Deffontaines, P., 1957. *L'homme et l'hiver au Canada*. Gallimard, Paris.
- Giguère, G.-E., 1973. *Oeuvres de Champlain*. 3 vol., Éditions du Jour, Montréal.
- Grandtner, M. M., 1966. La végétation forestière du Québec méridional. Les Presses de l'Université Laval. Québec.
- Laverdière, C.-H. et Casgrain, H.-R., édit., 1871. *Le Journal des Jésuites*. Éditions François-Xavier, Laval.
- Jones, A.-E., édit., 1893. The Aulneau Collection, 1734-1745. Archives of St. Mary's College, Montréal.
- Kupperman, K.O., 1984. Climate and Mastery of the Wilderness in Seventeenth-Century New England, p. 3-37. *In* The Colonial Society of Massachusetts, édit., *Seventeenth-Century New-England*. The University Press of Virginia.
- Ludlam, D.M., 1966. Early American Winters, 1604-1820. *American Meteorological Society*, p. 190-194.
- Potter, J.-G., 1965. Snow Cover. *Climatological Studies* 3, Department of Transport, Toronto.
- Provencher, J., 1988. *Les quatre saisons dans la vallée du Saint-Laurent*. Boréal, Montréal.
- R. J., *Relations des Jésuites*, 1972. 6 vol., Éditions du Jour, Montréal.
- Richaudeau, A., édit., 1876. *Lettres de la Révérende Mère Marie de l'Incarnation*. 2 vol., Casterman, Tournai.